

devoirs au roi, étaient les seules occasions. Ils étaient fort peu connus et la marquise, surtout, était dans la plus grande ignorance de l'étiquette et de ce qui constituait la cour.

Cependant elle se souvint que la duchesse de Lauraguais, dame d'atours de Mme la Dauphine, avait été son amie au couvent où elles furent élevées; c'est à elle qu'elle résolut de s'adresser pour avoir une audience du roi.

Mme de Lauraguais accueillit la mère et la fille avec les témoignages de la plus vive sympathie. Par elle-même, elle ne pouvait en rien servir leur projet, mais le prince de Beauvais, capitaine des gardes en quartier, était son ami, et, plus que tout autre, il pouvait ouvrir les portes du palais.

Elle lui écrivit aussitôt, en le priant de passer chez elle. Lorsqu'on lui rendit le billet, M. le prince de Beauvais partait avec le roi pour une promenade à Meudon; il répondit qu'il viendrait en rentrant.

Trois mortelles heures s'écoulèrent, dont chaque minute parut un siècle aux pauvres femmes livrées aux plus cruelles anxiétés. Enfin M. le prince de Beauvais parut.

« Le roi ne sait encore rien de cette fâcheuse affaire, dit-il après avoir écouté avec attention le récit de Mme de Castries. cette circonstance est heureuse; il est important que nous soyons les premiers à lui en parler: tout dépend de la première impression.

— Mon Dieu! monsieur, craignez-vous que mon neveu aie quelque ennemi qui veuille le déservir auprès de Sa Majesté?

— Non, madame; mais je sais qu'autrefois le roi et le maréchal de Bellisle différaient sur la manière d'en finir avec la querelle de ces deux régiments. Le roi était pour la clémence, le maréchal pour la rigueur. Il n'y a donc pas de temps à perdre. Ce soir, au souper, j'en toucherai quelques mots à Sa Majesté, et j'obtiendrai qu'elle consente à vous recevoir avant l'heure du conseil. Comptez sur moi, madame la marquise, ajouta le prince en se levant pour prendre congé, je viendrai ce soir, dès que le roi sera rentré dans ses appartements.

Sur les dix heures revint M. de Beattvais. Il avait un air soucieux qui ne put échapper à la marquise.

« Eh bien? dit-elle en courant au devant de lui.

— Nous jouons de malheur, répondit le prince avec tristesse; le roi passe demain toute la journée à Saint-Cloud; après-demain il part pour Fontainebleau qu'il habitera pendant quelques jours; là, il veut être seul. »

La marquise et Gabrielle retombèrent avec douleur sur leur sièges. Tout espoir était perdu.

(A continuer.)

UN PAIR D'ANGLETERRE.

IV.

(Suite.)

« Je me rendis avec mon frère au fatal rendez-vous. Nos deux domestiques nous suivaient. Il avait laissé son homme de confiance, Clouderley, auprès d'Irène.

« Nous mêmes trenté-six heures pour arriver à un petit village d'Autriche, situé sur la limite du territoire bavarois, lieu choisi pour le combat à cause de la sévérité des lois autrichiennes contre le duel. Il nous étaient ainsi facile de nous réfugier en Bavière.

« Je n'ai pas à raconter ici cette funeste rencontre. Le pressentiment de mon frère ne l'avait pas trompé. Après quelques passes où Fabroni reçut une légère blessure, furieux à la vue de son sang qui coulait, celui-ci porta à mon frère un coup terrible qui lui traversa le corps de part en part. Mon frère était frappé mortellement; il tomba aussitôt.

« En ce moment même je vis sur les collines qui dominaient la vallée où le duel venait d'avoir lieu un groupe de chasseurs avec une meute. Il s'étaient aperçus de ce qui venait de se passer, et ils se dirigeaient vers la vallée où nous étions. Fabroni et son second, craignant les suites du duel, passèrent sur le territoire bavarois comme il avait été con-